LA SOURCE.

En me regardant, enfants, vous pensez que la vie ne se permettra pas de vous vieillir, que les années, semblables à des caresses, vous frôleront légèrement et que jamais vous ne ressemblerez à la vieille femme qui vous sourit. Son sourire, pensez-vous, n'a pas l'éclat du vôtre, et sous les rides et les neiges vous cherchez avec un doute celle qui a connu les aspirations de votre jeunesse et les grâces de vos rêves.

Ecoutez, enfants charmants qui recommencez ma vie, et voyez si la fraiche idylle de vos pensées ne dort pas sous les cendres que la moindre brise doit maintenant disperser.

Ainsi qu'aujourd'hui, il y a soixante ans, les aubépines étaient blanches, les églantiers s'épanouissaient dans les buissons, les ancolies blanches et violettes fleurissaient, et une âme, jeune comme la vôtre, passait en rêvant au milieu des joies de la nature et des douceurs du printemps.

Elle disait à la vie :

—Qui êtes-vous? et quel est votre secret?

Mais la vie ne répondait pas, et la jeune fille, regardant les fleurs, murmurait :

—Dites-moi ce secret....vous le connaissez! je le vois à la sève de vos tiges, aux brillantes couleurs de vos pétales....

Et les fleurs ne répondaient rien.

Alors, dans son dépit, et croyant à son immortelle jeunesse, elle s'écriait :

—Gardez votre secret! D'autres me le diront; je puis attendre, et demain vous vous fanerez.

Elle disait aux nuées :

—Où courez-vous? et pourquoi paraissez-vous si vivantes?

Elle disait à sa propre image :

—Où va le sourire de ces lèvres? .... Malgré vous, elles sourient indifféremment à la rose qui s'entrouve ou au lys qui se brise.

Mais par un instinct délicat, elle ne posait pas sa question à un être humain. Au moment de la formuler, une impression indéfinissable retenait ses paroles; il lui semblait, si elle parlait, qu'une chose, légère comme la poussière des étamines, s'envolerait sous un souffle trop vif.

Toujours un mystérieux attrait l'attirait vers ses compagnons des forêts et des champs.

—J'ai confiance en vous, fleurs charmantes et bois murmurants! vous gonflez mon cœur d'une voix secrète dont vous refusez encore de me dire la cause. C'est vous, dont j'aime les voix confuses qui m'apprendrez ce que je veux savoir.

Assise sous le couvert des chênes, elle parlait aux violettes odorantes, certaines qu'elles ne trahiraient pas sa confiance.

Mais elle avait auprès d'elle une aïeule que connaissait le langage des églantiers roses et des aubépines en fleurs. Soixante ans plus tôt, en cheveux poudrés et en habits à paniers, elle leur avait adressé l'éternelle question; elle avait foulé les mêmes sentiers, envoyant le même sourire aux mêmes rêveries.

Et les voix chantantes qui lui avait répondu, et que la vie avait ensuite brisées, reprenaient auprès d'elle les mélodies d'autrefois. En regardant l'enfant, dont la pensée se croyait très cachée, elle revivait les années lointaines, elle les voyait renaître dans le mouvement continu de la belle jeunesse qui passe sur les plantes fanées pour jeter ses dons aux pousses nouvelles.

L'aïeule savait et ne disait rien. Elle ne voulait même pas effleurer les fines, les insaisissables impressions de l'âme qui s'éveille, et aux extrémités du chemin, les délicatesses de son expérience s'unissaient aux pures réserves de l'ignorance.

Ainsi avait-il été pour elle soixante ans plus tôt, alors que l'aïeule de cette époque éloignée se rappelait sa propre jeunesse et celles qui de génération en génération, l'avaient précédée sous des habits très divers, à des époques tantôt guerrières, tantôt paisibles, mais sans que fussent brisés les liens invisibles qui relient éternellement la mort à la vie, sans que fût interrompu le mouvement des frais réveils sur les choses finies.

Or, un matin, la jeune fille se promenait dans les bois. Elle s'était levée très tôt, l'âme remplie d'un bonheur ému qu'elle voulait confier aux solitudes. Elle aimait la buée légère qui, à l'heure matinale, lutte contre les rayons du soleil puis disparaît devant eux.

—Pourquoi se disait-elle, pourquoi me semble-t-il qu'il n'y a que ce voile transparent entre le secret et moi? Est-ce donc aujourd'hui que les bois répondront?

Elle arriva, songeant ainsi, dans un endroit particulièrement frais et gazonné, car sous les grands arbres, une source dormait. Autour de l'eau claire, des asphodèles blancs dressaient leurs tiges élancées; les jacinthes mauves, le thym, les centaurées, toute la flore exquise des bois ornait ce lieu charmant. Le matin apportait son éclat dans le recueillement mais sans le troubler.

La jeune fille, émue, se pencha vers la source et lui dit :

—A toi seule je n'ai pas posé la question. Source limpide, me diras tu le secret de ta vie?

Elle voyait dans l'eau pure un visage dont la beauté ne l'avait jamais frappée comme dans cette fraiche matinée, et, soudain, elle se redressa avec le plus vive émotion, car la source avait répondu.

—Tu es belle, et la beauté est aimée. Le secret de la vie, fille charmante, c'est l'amour!

Son cœur répondit par un grand cri à cette révélation :

—L'amour!....

Et pendant que les bois, les fleurs, la lumière sortant de leur mutisme, lui répétaient : (Le secret de la vie, fille charmante, c'est l'amour!) elles s'agenouilla devant la source et pleura.

Puis, elle en vint à s'étonner qu'une ombre ait pu dérober si longtemps à ses yeux un secret si simple et si doux.

— Vraiment, ne le savais-je pas? Il me semble, maintenant, que je l'ai toujours su.

Mais la joie de son âme lui disait bien qu'elle avait appris une grande nouvelle.

—Fleurs qui refusiez de parler et bois trop silencieux, vous saviez bien cependant que la nature est amour, car vous êtes l'expression de la beauté.

Elle leur parla longtemps dans l'expansion de la beauté....

Elle leur parla longtemps dans l'expansion de sa joie, puis, tout à coup, s'interrompant :

—Mais...qu'est-ce que l'amour? et que sera-t-il pour moi?

Inquiète, elle se pencha aussitôt vers la source pour lui adresser la nouvelle question.

Les rayons du soleil qui, une heure auparavant éclairaient l'eau pure, avaient fui plus loin, la source était dans l'ombre et ne paraissait plus limpide.

—Dis moi, répéta l'enfant, dis-moi ce qu'est l'amour et ce qu'il sera pour moi?

Mais la source ne répondit rien: elle parut se voiler plus complètement, et la jeune fille, regardant autour d'elle, s'aperçut que la mélancolie s'étendait sur l'endroit charmant où elle venait d'apprendre le secret de la vie.

A pas lents, elle reprit le chemin parcouru, surprise qu'en si peu de temps, il se fût transformé. Elle lui disait:

— Votre physionomie a changé: le soleil qui vous éclaire n'est plus le même, il semble venir d'une région où la lumière est d'une beauté inconnue à la terre. Et vous, êtres pleins de vie que j'aime, vous vous êtes animés, vous parlez maintenant, et vos rumeurs me charment et m'attristent. Pourquoi ce mystère nouveau?

Elle était entrée rêveuse dans les jardins; elle s'arrêta afin de rester seule encore, craignant que devant une voix humaine la joie qui la faisait souffrir ne s'éloignât.

L'aïeule l'avait aperçue; elle la vit s'attarder distraitement. Elle s'approcha, et reconnut aussitôt que la jeune fille avait vu la source et que la source avait répondu.

LE Porte-Monnaie

...Souriant et empressé, le maître d'hôtel s'avança et me présenta l'allumette enflammée. J'allumai mon cigare et demeurai pendant quelques instants en cet état satisfait et doucement bestial d'une digestion commençante.

J'étais, ce soir-là, en pleine béatitude. Non que j'eusse des raisons spéciales d'être particulièrement heureux; mais, au moins, n'en avais-je pas d'être malheureux. Et, pour qui a la sagesse de ne point trop demander à la vie, l'absence de tourments, de préoccupations, doit être considérée comme le bonheur. J'avais passé une journée d'une insignifiance tranquille: le matin, promenade à cheval; courses et visites dans la journée; vers six heures, partie de *bridge* au Cercle; puis après m'y être habillé, dîner dans un restaurant du boulevard, non loin du théâtre des Folies-Dramatiques, où je finirais ma soirée.

A travers la fumée de mon cigare, je voyais la salle élégante, remplie de gens qui, comme moi, semblaient heureux de vivre. La plupart, comme moi aussi, étaient venus dîner là pour aller ensuite au théâtre: femmes en toilettes claires, gentlemen en frac et en cravate blanche.

A mon avis, un des spectacles les plus gais de notre Paris est l'aspect de la salle commune d'un restaurant "de premier ordre"—comme disent les guides—à l'heure du dîner, au printemps, alors que les étrangers et les provinciaux affluent dans la capitale. Tous ces êtres qui, isolés chez eux, dans le cadre familier du *home*, échangeraient à peine quatre paroles et s'ennuieraient ferme semblent excités par l'ambiance du lieu, où d'autres viennent aussi, dans l'espoir de se divertir, de "faire quelque chose d'amusant". Le frôlement d'existences séparées et pour une heure voisines: la devinette qui s'impose, à chaque figure nouvelle, d'une personnalité à comprendre, à percer: les quatuors de ménages jeunes ou mûrs qui ont organisé une "partie". l'allure soupie et triomphante des demi-mondaines aux chapeaux turbulents, les yeux inquisiteurs des femmes détaillant d'un regard la toilette des autres femmes, le brouhaha des causeries, le fumet des mets et des vins, la clarté fixe des lampes électriques, le va-et-vient heurté des garçons empressés et d'une familiarité respectueuse, cela forme un tableau très particulier devant lequel se teintent de rose les plus noires mélancolies. Dîner au restaurant et aller ensuite au théâtre! C'était une des distractions favorites des Parisiens de jadis. La tradition ne s'est pas perdue chez ceux d'aujourd'hui.

L'addition réglée, je sortis et me rendis aux Folies-Dramatiques à pied, en suivant le boulevard. Autre impression maintenant: celle de la foule obscure et modeste, la foule des humbles et des souffrants.

Brusquement, dès les premiers pas sur l'asphalte, j'étais passé du spectacle de la vie facile à celui de la vie dure, cruelle souvent. J'avais quitté les êtres d'exception, les gens "de mon monde", comme nous disons avec fatuité, pour me mêler aux autres, au peuple innombrable et grouillant. Et, à cette comparaison, une pitié me prenait.

Pour ceux-là, point de restaurants "chics", avec tous les raffinements et tous les luxes; point de théâtres aux bonnes places. Rien que le gargotier du coin de rue et les galeries d'en haut, tout en haut, et si rarement, encore!

Sans doute, le vieux cliché des saines joies populaires, si souvent employé par ceux qui ne sont pas du peuple, me revenait au cerveau. Et aussi celui des dépenses des riches qui font la richesse des pauvres. Sans doute, sans doute....Mais, en dépit de tous les sophismes, j'étais bien obligé de constater que, sans que j'en eusse éte plus digne, ma part de bonheur en ce monde était plus grande que celle de la plupart des gens que je coudoyais. Je m'étais laissé vivre benoîtement, égoïstement, sans souci du présent ni de l'avenir; je venais de dépenser un louis pour mon dîner et la vaine fumée du cigare encerclé d'un papier doré que j'avais aux lèvres, presque consumé déjà, représentait une bonne partie d'un salaire laborieusement gagné....Oui, une pitié, une pitié banale me prenait, m'envahissait. J'avais une véritable crise de bonté sociale. Et, à cette crise de bonté, l'état de béatitude physique où j'étais contribuait incontestablement. N'est-il pas à remarquer—ô ironie des sentiments humains!—que cest surtout lorsque nous nous sentons l'estomac plein et le cœur gai que nous nous prenons d'une pitié passionnée pour ceux dont le cœur est triste et l'estomac creux? A y réfléchir, rien d'illogique en cela. On ne commence à s'occuper des autres que lorsqu'on n'a pas à s'occuper de soi-même.

C'est le cerveau bouillonnant de ces idées que j'entrai au théâtre. L'opérette qu'on y jouait alors faisait courir Paris. J'avoue en avoir oublié le titre et le sujet. Ainsi passent les gloires du monde! Je me souviens seulement de n'y avoir goûté qu'un plaisir médiocre. Malgré les couplets égrillards, la musique sautillante, les décolletages accentués et les sous-entendus faciles, mon esprit était ailleurs. Contre son habitude, des pensées sérieuses le hantaient. Je nageais en pleine philanthropie. Au lieu de cette scène brillante, où se débitaient ces folies, je croyais voir un noir intérieur de miséreux, en une maison du faubourg lointain. Tout y criait la misère, le dénûment. Et je songeais qu'ils étaient nombreux, les logis semblables, à Paris, en France, dans le monde entier: que les vols, les crimes même étaient sinon excusables, du moins compréhensibles en tels milieux; et que nous, les heureux de ce monde, nous devions être pleins de mansuétude et d'indulgence pour les déshérités....

Le spectacle fini, je quittai ma place et j'allai prendre mon paletot au vestiaire. L'ouvreuse m'aida à le mettre. Une deshéritée aussi, cette femme! En ma veine de bonté, je lui donnai une large rémunération, qui me fit prendre pour un prince ou pour un fou. Puis je me dirigeai vers la sortie.

Il y avait alors aux Folies-Dramatiques, il y a encore sans doute, un long couloir menant jusqu'au boulevard. Je m'y engageai, parmi la foule serrée. Sorti un peu tardivement, je me trouvais parmi les spectateurs d'en haut, parmi ces déshérités dont la triste situation sociale me préoccupait tant ce soir-là.

Tout à coup, vers le milieu du couloir, je sentis une main qui s'introduisait dans la poche de mon paletot. Après avoir payé l'ouvreuse, j'y avais, par inadvertance, mis mon porte-monnaie. Je saisis cette main avec force et me retournai. Elle appartenait à un jeune garçon de dix-sept ans à peine, petit, maigre, pâle, les yeux éveillés, un vrai type de voyou parisien.

D'une voix basse, fiévreuse:

—Oh! m'sieu, m'sieu! fit-il.... lâchez-moi!.... ne dites rien.... Oh! m'sieu, m'sieu!....

A quelques pas de moi, sur le trottoir, se dressait la haute silhouette d'un municipal de service. Je vois encore son shako éclairé par un rayon de gaz, sa forte moustache, son cou rouge brique, bordant en bourrelet le col de l'uniforme.

Mon premier mouvement fut de ne point lâcher mon bon-homme, et, dès que je passerais devant le représentant de l'autorité, de le remettre délicatement entre ses mains vengeresses. Mais, en ce faisant serais-je conséquent avec moi-même? Qu'adviendrait-il de mes belles théories d'indulgence et de pitié? Une condamnation à cet âge? c'était une vie perdue à jamais peut-être, sans nul retour possible vers le bien..... Et puis, à ces considérations générales, et généreuses, d'autres se mêlaient d'ordre plus intime et moins noble. Il faudrait aller chez le commissaire de police, y porter plainte et, plus tard, être appelé comme témoin en police correctionnelle..... Que d'ennuis! que de tracas!

Bref, par pitié moins peut-être que par indolence:

—Tu me promets de ne plus recommencer? dis-je à voix basse.

—Oh! m'sieu! aussi vrai qu'il y a un bon Dieu!....

Poussés par la foule, nous étions à deux pas du garde municipal.

—Tu as lâché le porte-monnaie?

—Oui, m'sieu!

—Il est bien dans ma poche!

—Oui, m'sieu!

Je desserrai ma main.

—File vite!

Cela avait été dit si rapidement et d'une voix si basse que personne ne s'en était aperçu.

Le gamin s'esquiva, sans demander son reste. Je passai devant le représentant de l'autorité aveugle. J'étais sur le boulevard, très content de moi. N'avais-je pas appliqué mes belles théories?

Néanmoins, pour m'éviter de futures générosités semblables, je jugeai prudent de retirer mon porte-monnaie de la poche de mon paletot et de le mettre dans celle, plus intime, de mon gilet. J'allongeai la main pour le prendre.... Rien!

La canaille! il l'avait gardé!

—C'est bien fait! dit l'un d'entre nous à l'ami Albert qui avait conté l'histoire. Tu n'as eu que ce que tu méritais! Pas d'indulgence pour ces gredins-là! De la graine de criminels, pas autre chose! Moi, si j'avais été à ta place, je l'aurais fait pincer, sans le moindre scrupule, je t'en réponds!

—Et moi donc!

—Et moi donc!

Un autre dit:

—Savez-vous comment il conviendrait de l'intituler, votre histoire? Il faudrait changer le titre de la célèbre pièce de Kolzebue qui eut tant de succès à la fin du siècle dernier: *Misanthropie et repentir*, et appeler votre récit: *Philanthropie et repentir*.

—Ma foi non, fit Albert. Pas *repentir!* Je n'avais plus que vingt-cinq francs dans mon porte-monnaie, et ce n'est pas trop payer le plaisir d'être, une fois par hasard, logique avec soi-même!

LES FORTES CHALEURS DU SIECLE.

Est-il besoin de dire que nous venons de traverser une période de chaleurs exceptionnelles? Le 19 et le 20 juillet, deux jours avant le commencement de la canicule, la température a été torride. On a annoncé 38°, 39° à l'ombre.

Il faut se défier des températures relevées un peu partout sur des thermomètres quelconques. D'abord, les instruments que l'on consulte sont rarement étalonnés, ce qui revient à dire qu'ils donnent les températures à deux degrés près; d'où une première erreur. Et puis il y en a une seconde à craindre et elle se répète à chaque instant, c'est l'emplacement du thermomètre. Si l'instrument est disposé sur un mur de brique, sur une muraille de pierre noircie par le temps, s'il n'est pas à l'abri des radiations réfléchies par le sol, il subit l'influence de ces milieux qui absorbent la chaleur et il marque beaucoup trop haut.

Mais les différences tiennent, d'après un confrère au voisinage des murs, qui sont plus ou moins accessibles à la chaleur. Les murs sombres emmagasinent plus de calorique que les murs blancs, et naturellement un instrument plaqué sur ces murailles emmagasine plus de chaleur. Un sou exposé au soleil est difficile à tenir à la main, alors qu'une pièce de 1 fr. en argent, dans les mêmes conditions, semble à peine chaude au contact des doigts. Pour avoir réellement la température de l'air et non pas la température des objets voisins, il faut se servir d'un thermomètre à fronde, c'est-à-dire d'un léger thermomètre attaché à une corde que l'on fait tourner au milieu de l'air. Dans ces conditions, on reconnait que l'instrument qui marquait 40°, 38°, n'en marque plus que 37° ou 36° éloigné de tout mur absorbant le calorique. C'est ainsi que les observateurs peu expérimentés notent souvent 39°, 38°, alors qu'en realité la température a été notablement plus basse. Il faut donc n'accepter que sous réserve les températures extrêmes indiquées dans les journaux.

En réalité, en plein Paris, jusqu'ici, la température n'a pas dépassé 37° de plus de quelques dixièmes. Le 20, aux environs de Paris, elle a atteint 36°5 vers trois heures, toujours à l'ombre. Il est clair que les températures élevées au soleil ne sont plus comparables et varient à chaque instant. Le 20, avant l'orage qui a passé aux environs de Paris, soit vers trois heures, notre thermomètre de précision marquait 34°.

Quoi qu'il en soit, le maximum certain atteint ces jours derniers a été de 36°8. C'est là une température qui ne s'observe que rarement pendant la durée d'un siècle. On peut dire que c'est un maximum. On a noté la température de 36 à 38° quatre fois seulement pendant le siècle qui se termine. En 1803, on a relevé 36°8; en 1842, 36°8; en 1874, 38°4 et en 1881 38°4. En fait, les chaleurs actuelles n'ont été franchement dépassées qu'en 1874 et en 1881.

Or, en 1874 et en 1881, la circulation atmosphérique était identique et, en 1900, elle reste celle de 1803 et de 1842; ce qui signifie que la distribution des vents, réglée par les déclinaisons lunaires, était la même. La circulation des grands courants fait bien les années sèches et les années pluvieuses.

Les chaleurs à New York.

Presse Associée.

New York, 11 août—Les chaleurs continue toujours. Avant 11 heures, il y a eu aujourd'hui de nombreux cas d'insolation.

A 11h le thermomètre marquait 91 deg.

Lina-Linette.

CONTE DE TOUS TEMPS

Lina-Linette, la follette, la gaie, qui sifflait un air de menuet, qu'elle dansait toute seule un matin frais et ensoleillé de mai, sur la pelouse du parc, s'arrêta sur le pointe d'un pied, referma sur les perles de ses dents la jolie pivoine entr'ouverte de sa bouche; et un petit peu de pensée plissa son front.

Puis, d'aplomb sur ses menus pieds chaussés de souliers scarabée, elle tapota sa robe gorge-de-pigeon, ouvrit son ombrelle églantine, et, en petite personne raisonnable, marcha à pas comptés vers l'ombre des grands arbres.

Sous l'ombre des grands arbres Lina-Linette la blonde murmura:

—Oh! oh! la méchante Fée ma marraine, ma vieille tante de Pertuis-Colin qui se croit sorcière me fait bien peur aujourd'hui.!

"Elle a prédit à mon baptême que je serais la plus jolie fille de France.

"Elle avait prédit vrai: je suis la plus jolie fille de France. Voilà qui va bien!

"Mais ma marraine de Pertuis-Colin a prédit aussi une chose affreuse. Voilà qui va mal!

"Oh! marraine, il fallait me faire moins jolie, et ne point, avec vos mots mystérieux, en jetant du sel sur le feu, prédire que je deviendrais la plus laide fille de France sitôt que j'aimerais.

"Si vous êtes une vraie sorcière, ma marraine, je n'ai pas longtemps à rester jolie.

"Diable, diable! voilà qui est bien contrariant.

"Passe encore d'avoir un nez en l'air, et de vilains petits yeux gris, et de grosses oreilles, et des mains rouges....cela n'est pas beau, mais cela n'est pas laid quand on s'habitue dès sa naissance à se voir ainsi médiocre en son miroir.... Mais quand on fut Lina-Linette, la plus belle de France, la Belle-comme-le-jour, devenir la plus laide.... Ah! c'est à mourir de rage!

"Et cela, simplement parce que j'aimerai....

"Mais alors on ne m'aimera jamais! Ah! Dieu, Dieu! comment faire pour qu'on m'aime, comment faire pour qu'il m'aime?....Car je l'aime, le marquis d'Assur...... Hier soir il m'a dit de bien douces paroles qui m'ont étrangement émue....Je ne savais pas pourquoi mon cœur battait si fort.

"Allons, petit cœur, pas si vite, petit cœur de Lina-Linette, ne battez pas si fort comme ça: Lina Linette va devenir laide!

"Eh tant pis, ma foi! Battez quand même, petit cœur! Le marquis d'Assur avait de trop langoureux regards hier soir....Je l'aime, moi, et le lui dirai tantôt.

Lina-Linette la blonde tourne sur la pointe des pieds, ferme son ombrelle églantine, prend dans ses mains sa robe de soie gorge-de-pigeon en gros plis, qu'elle relève de chaque côté, et se sauve en courant vers le château.

Le tantôt, Lina-Linette en son salon, accoudée au bras de la bergère où elle disparaît presque, tant elle est frêle et mignonne en ce siège profond et large, bavarde avec le marquis d'Assur.

—Marquis aimable, dit Lina-Linette, marquis aimable qui m'avez fait tinter au cœur hier soir une clochette si délicieuse et si inconnue, je vous aime d'un amour sans pareil. Quand épousez-vous, marquis, Lina-Linette, la plus jolie fille de France?

Mais la marquis garde un silence gêné plein de désillusion et d'effroi.

—Vous ne répondez pas, marquis? continue Lina-Linette. Vous n'avez plus vos yeux langoureux d'hier, marquis! Vous ne me dites plus de douces, oh! tant douces paroles!.... Vous détournez votre regard de Lina-Linette, la plus jolie fille de France. Ne m'aimez-vous point, marquis! Me serais-je trompée.... ou ne m'aimez-vous déjà plus! marquis? Moi je vous adore, et je mourrai d'amour pour vous.... Avouez que ce sera assez désagréable.... Lina-Linette, marquis, est une follette qui est parfois très raisonnable ....Lina-Linette ne songe pas qu'à rire, ni qu'à sauter, marquis.

Mais le marquis se sauve."

—Oh! vous vous sauvez, marquis, sans un mot?.... Que vous a donc fait Lina-Linette, la plus jolie fille de France?.... Tiens, continue de monologuer toute seule Lina-Linette en changeant de ton....quelle est donc cette vilaine personne qui s'amuse au coin du salon à vouloir me faire peur? oh! qu'elle est laide et fanée!....Elle est, par Dieu, bossue! On lui donnerait un vieux âge!....Pourquoi a-t-elle mis comme moi un robe gorge-de-pigeon.... Madame la vilaine, que me voulez-vous? Venez-là près de moi, que je vous sottise de vous habiller ainsi comme moi et d'avoir tant d'esprit dans les yeux avec une si laide figure....Vous ne venez pas à moi? Je vais à vous....Oh! mon Dieu! comme elle grandit, cette laide personne à mesure que j'avance vers elle. Oh! mon Dieu! mais c'est moi qui suis cette vilaine personne, et c'est ma pysché qui me renvoie mon image! voilà pourquoi le marquis s'est sauvé tout à l'heure. Je comprends: Quand je lui ai dit que je l'aimais, je suis devenue laide.

"Vraiment ma marraine est bien sorcière, et m'a fait la plus laide fille de France. Ah! méchante marraine!....Quel malheureux sort, Lina-Linette! Tu est condamnée à ne jamais aimer. Car personne ne t'aimera; tu est trop laide. Et il n'est pire chose qu'aimer sans retour. Trop laide! Eh! ma foi, je ne suis point encore si laide que je pensais tout d'abord. Je suis presque bossue, il est vrai....Mais j'ai toujours mes cheveux blonds....J'ai les paupières plissées, il est vrai.... mais mes yeux ont gardé leur éclat merveilleux. Mon nez est cassé! et ma bouche est un peu de travers.... mais mes lèvres sont toujours la jolie fleur de pourpre entr'ouverte sur les perles de mes dents. Si je suis laide je suis toujours Lina-Linette la blonde, la spirituelle Lina-Linette, et j'ai de l'esprit à revendre à tous les marquis du monde. Ah! marquis penaud qui ne m'avez dit mot tout à l'heure, vous êtes un sot, et je ne vous aime plus. Vite une pirouette, Lina-Linette.

Lina-Linette tourna sur la pointe de son pied gauche chaussé de soulier scarabée, fit voleter sa robe gorge-de-pigeon et redevint en effet Lina-Linette la jolie, la plus jolie fille de France.

Ça ne fait rien, murmura Lina-Linette, c'est bien ennuyeux tout de même!....

Hélas oui, c'est bien ennuyeux; et Lina-Linette est bien malheureuse! Depuis trois mois Lina-Linette la follette, la gaie, est triste comme Cyprès, et passe tout le jour à pleurer, et la nuit à ne pas dormir.... Elle dépérit, Lina-Linette!....On a beau s'ingénier à mille distractions pour lui rendre sa gaîté.... Ses beaux yeux pleurent toujours, et Lina-Linette se lamente et gémit:

—Ah! méchante marraine, pleure-t-elle un matin, pas encore levée, son mouchoir de fine dentelle tout humide de larmes....Ah! méchante marraine, je vous maudis!....Sitôt que j'aime je deviens laide, et personne ne m'aime!.... Voilà bien une belle affaire que d'être la plus belle un jour, et la plus laide le lendemain. Que faire, que faire pour que l'on m'aime? Je suis condamnée à mourir vieille fille comme ma tante de Pertuis-Colin! Ah! méchante, méchante, si jamais je deviens sorcière comme vous, je ne jetterai pas de mauvais sort aux jolies filles: cela est bien trop affreux....Allons, je ne vois plus qu'un moyen de me tirer de là....Je vais aller trouver ma marraine, de l'autre côté de la forêt, en son vieux château de Pertuis-Colin, et je pleurerai tant, que je finirai par la fléchir....Les sorcières peuvent sûrement défaire ce qu'elles ont fait....

Et Lina-Linette appela ses femmes de chambre pour l'habiller. On sella la jument blanche, et Lina-Linette partit seule vers la demeure de sa marraine....

Elle n'alla pas si loin.

En traversant la forêt, cependant qu'elle pensait au discours qu'elle tiendrait à sa tante de Pertuis-Colin, Lina-Linette fut arrêtée par un gros nain vert à allure de Sancho-Pança, monté sur une vieille haridelle......

— Bonjour, Lina-Linette, dit le nain vert en touchant la plume de son feutre.... Essuyez vos beaux yeux et ne pleurez plus ...

Et moi je veux pleurer, dit Lina-Linette, puisque personne ne m'aime quand j'aime....

—Lina-Linette, poursuivit le nain vert, vous n'avez que faire d'aller trouver votre marraine....J'ai près d'ici charmant remède à votre infortune....Ne pleurez plus.

—Où est ton remède, nain vert? Mais c'est inutile....

—Mon remède a des yeux qui vous ont vue, des oreilles qui vous ont entendue....et une bouche qui ne cesse de chanter votre nom. Mon remède a grands cheveux, grande barbe, et une belle figure de bonté.. Il a un vieil habite râpé, et des vers merveilleux pour vous, à votre honneur et à votre louange, dans toutes les poches de son vieil habit râpé... Il n'a pas un sol dans sa boursette, mais sa tête et son cœur sont pleins d'amour pour vous. Il est là tout près qui doit dormir, car il vous a chanté toute la nuit... Voulez-vous, Lina-Linette, que je vous mène près de mon maître, le poète Callistus?

—Oh! nain vert, interroge Lina-Linette avec une adorable petite moue de dépit et de doute, tu crois vraiment qu'il me guérira avec son habit râpé et ses vers?.... A-t-il un peu, dis-moi, la tournure du marquis de Vertugadin?

—Non, Lina-Linette, repartit en souriant le nain vert, il n'a pas la tournure du marquis de Vertugadin ....Il ne sait pas marcher avec aisance et distinction, il ne sait pas danser le menuet ni la gavotte: il ne sait pas chasser d'un doigt coquet de sur son jabot quelques grains de tabac d'Espagne: il ne sait pas rire tout seul des mots bêtes appris dans l'almanach....Mais il vous guérira sûrement, Lina-Linette, puisqu'il vous aime.

— Il m'aime vraiment, soupira Lina-Linette. Hélas, hélas! à quoi bon m'aimer, puisque je ne puis l'aimer....Car si je l'aime, il ne m'aimera plus, puisque je serai laide! Mène-moi tout de même vers ton maître....mais c'est bien inutile...

Ils allèrent à quelques centaines de mètres par la forêt et trouvèrent le poète Callistus qui rêvait tout haut et appelait avec angoisse la dame de ses pensées, la belle Lina-Linette.

— Oh! madame implora-t-il, le feutre rejeté, les genoux à terre, avec en les yeux une éloquente et pure prière d'amour....

Et Lina-Linette de suite le trouva beau et bon, et l'aima....

Elle sauta vivement de sur sa jument blanche, vint vers lui, prit sa main, l'aida à se relever, et lui tendit sa joue avec une naïveté, une confiance et un bonheur immenses..

A quelque temps de là, aux noces de Lina-Linette avec le poète Callistus, la vieille tante de Pertuis-Colin, s'approchant de sa filleule, lui demanda:

— Eh bien, Lina-Linette, es-tu heureuse?

—Oh! oui, marraine, heureuse, heureuse, cria Lina-Linette, les yeux illuminés de joie....

—Tu m'as pourtant bien maudite, ingrate filleule, et si j'avais été le quart méchante de ce que tu disais...

— Pardon, marraine, pardon.... Mais je souffrais tant....Dites moi, marraine.... je voudrais vous demander quelque chose....je vis comme dans un rêve depuis que j'ai rencontré dans la forêt Callistus, mon mari de ce matin. Je l'ai aimé tout de suite....et pas du tout comme les autres, avant....et je ne sais pas si je suis devenue laide: ma caméreste m'a dit que non....Alors, marraine, pourquoi ne suis-je pas devenue laide?....

—Tiens, Lina-Linette, repartit la vieille tante de Pertuis-Colin, voici ton mari qui te répondra.

—Sais-je moi-même, très chère, dit en effet Callistus qui écoutait, sais-je, Lina-Linette si vous êtes devenue laide! Sais-je même si vous êtes jolie? je sais simplement que vos yeux sont toujours beaux, d'une beauté d'esprit.... que vos lèvres sont toujours pures d'une pureté de cœur...que vos mains sont toujours bonnes d'une bonté d'amour.... Je sais que vous êtes toujours Lina-Linette que j'aime. Vos yeux, vos lèvres, vos mains m'ont dit que vous m'aimiez. Je ne vous aime pas parce que vous êtes la plus jolie fille de France: je vous aime parce que votre cœur, votre esprit, votre amour sont beaux, purs et bons. Je ne vous regarde pas.... "je regarde en vous...." et quand vous serez vieille, et ridée, et fanée, je vous aimerai toujours autant: car vous serez pour moi toujours la plus jolie; parce que ce qui est en vous ne vieillira et n'enlaidira jamais: parce que votre cœur, votre esprit et votre amour seront toujours jeunes, beaux, purs et bons: vos yeux seront toujours beaux comme votre cœur et vos mains toujours bonnes comme votre amour.... Voilà!

— Voilà, Lina-Linette, conclut la tante de Pertuis-Colin. Je t'ai fait devenir laide superficiellement chaque fois que tu as aimé pour éprouver tes aimeurs. Ils n'aimaient pas assez, pas vraiment, ma jolie Lina-Linette, puisqu'ils fuyaient quand tu devenais laide....Alors ç'auraient été de mauvais maris, et ma Lina-Linette n'aurait pas été heureuse.... C'était l'épreuve, ma fille; l'épreuve d'amour! Je te voulais complètement aimée, complètement heureuse.... L'es-tu, et m'en veux-tu encore?

Lina-Linette ne répond pas. Elle embrasse sur les deux joues sa marraine de Pertuis-Colin, et présente, extasiée, son front à Callistus, son mari.

RECETTE UTILES

Procédé très simple de conservation des œufs.

—Un correspondant de la *Science illustrée* lui adresse de Constantinople la communication suivante:

"Mon pays étant un grand producteur et exportateur d'œufs frais, j'ai essayé, il y a plus de vingt ans, de trouver un moyen à la fois partique et économique pour les conserver quelques mois dans l'état d'absolue fraicheur où ils sont au moment de la ponte.

"J'ai employé toutes les méthodes connues à cette époque sans résultats satisfaisants. Pourtant, je dois reconnaître qu'avec l'eau de chaux on réussit assez bien: mais cela exige un matériel encombrant et beaucoup de temps.

"La méthode que je préconise, au contraire, tout en étant infaillible, est expéditive, commode, économique et à la portée de tout le monde.

"Elle consiste à opérer sur des œufs dont la ponte ne dépasse pas quelques jours, que l'on nettoie avec un linge mouillé pour enlever toutes les impuretés de leur surface, et que l'on essuie ensuite avec un linge sec.

"On verse alors quelques gouttes d'*huile de lin cuite* dans la paume des mains et on en imbibe régulièrement la surface de l'œuf, par mouvement de rotation rapide, de façon à en boucher complètement les pores. L'opération n'exige que quelques secondes. On pose l'œuf ainsi enduit sur une planche propre à l'abri de la poussière, on passe à un autre et ainsi de suite.

"Au bout de deux ou trois jours au plus, la mince couche d'huile de lin cuite, qui est *essentiellement siccative*, se résinifie et se solidifie en une mince pellicule lisse et adhérente. Il ne reste plus qu'à emballer les œufs par les moyens habituels et à les conserver dans un local modérément frais jusqu'au moment de leur exportation.

"Une personne exercée, un enfant au besoin, peut préparer ainsi jusqu'à 600 œufs par heure.

"Il ne faut ni excès ni défaut d'huile. Si on l'emploie en excès, la couche ayant une certaine épaisseur tarde à se dessécher, produit une adhérance entre la planche et l'œuf, et lorsqu'on déplace celui-ci, provoque l'enlèvement de la pellicule, la mise à nu des pores, et, par suite, l'entrée de l'air. Si, au contraire, elle est insuffisante, elle ne bouche pas complètement les pores. C'est une question de mesure et d'habitude.

"Mes essais ont porté 100 œufs. Après *treize mois*, ceux-ci n'ont rien perdu de leur poids, et leur fraîcheur était exactement la même qu'au jour de leur préparation.

"Ce n'est qu'au bout de quinze mois que tout en se maintenant frais, ils commencent à éprouver une modification physique, c'est-à-dire que le jaune et le blanc, au lieu de rester séparés forment un mélange homogène et semi-liquide. Mais, même alors, l'omelette préparée avec ces œufs est aussi appétissante que si elle avait été faite avec des œufs frais du jour."

Les opérations au sud de l'Afrique

RAPPORT DE ROBERTS.

Presse Associée

Londres, 11 août—Le bureau de la guerre a reçu le message suivant de lord Roberts:

Pretoria, 11 août—Johannesburg rapporte qu'une patrouille partie des réservoirs a été attaquée le 7 août.

Buller a occupé Amesspoort, dans la soirée du 7 août.

L'ennemi s'est retiré devant lui quand il était encore à six milles de Amesrspoort. Nous avons eu vingt hommes blessés. Buller était sur la rive nord de la Reitspruit, le 9 août; il marchait sur Emelo.

Rundle a arrêté à Harrismith le commandant Harris, 3 officiers et 30 Burghers armés et un sujet anglais de Natal, nommé Marais, un espion Boer, Erasmus, et un ancien membre du bureau des renseignements de l'Etat Libre.

Hunter rapporte que 130 Burghers, ayant plus d'un million de livres de munitions, se sont rendus le 8 et le 9 août.

Cloet, un membre du Volksrath, a été fait prisonnier par Hunter.

Kitchener a eu un engagement avec l'avant-garde de DeWet près de Lindeque. On entendait la canonnade de Methuen à 6 milles au nord-est.

Chin Pimple
(BOUTONS AU MENTON)
sont locaux dans la nature. Ils disparaissent rapidement sous un traitement
L'ONGUENT DE HEISKELL
est un spécifique pour les Boutons, Rougeurs, Dartres, Eczéma et tous désordres de la peau. 50c la boîte.
LE SAVON DE HEISKELL
éclaircit les pores, rend la peau souple, unie et blanche. Prix 25 cents. Echantillons envoyés gratuitement.
JOHNSTON, HOLLOWAY & CIE,
Philada.